

VOCATION AFRICAINE DU MAGHREB ARABE

Abdelaziz BENABELLAH

Membre de l'Académie
du Royaume du Maroc

La fonction propre, l'originalité du Maroc, c'est d'être, à tous les égards, le lien et l'attache entre l'Europe méditerranéenne et l'Afrique tropicale. «Ignorer, soit ce qui lui est revenu par le Sahara, soit le rayonnement de son action à travers le désert, c'est le mutiler et se condamner à ne pas le comprendre» (1). On a déjà observé «que toute l'Afrique du Nord s'orientait économiquement et politiquement, selon des bandes sud-nord, des régions subtropicales à la côte méditerranéenne. Dès lors, le Maroc devait être ici le point de départ ou l'aboutissement de tous les grands mouvements sahariens» (De la Chapelle).

Profondément engagé dans la masse africaine, le Maroc occupe une position clé qui surplombe deux des secteurs les plus actifs et les plus civilisés du monde : la Méditerranée et l'Atlantique. Le Maroc qui, pendant plus d'un millénaire, a porté l'étendard de la civilisation musulmane, demeure toujours un point de contact entre deux mondes et un «lieu géométrique» essentiel pour les rapports internationaux.

La mission africaine du Maghreb s'est donc concrétisée dans une irradiation atteignant jusqu'au Niger, au Sud, et jusqu'au Nil, à l'Est. Déjà, sous les Almoravides, l'Empire Maghrébin englobait Alger et le Sahara jusqu'au Soudan, celui des Almohades s'étendait de la Castille à Tripoli, «unissant l'Occident musulman, pour la première fois, sous le même Pouvoir». Le prestige mérinide s'affirmera, plus tard, à la fois au Soudan et en Egypte. Une grande partie de l'Afrique noire vivra, sous l'égide chérifienne et à travers un régime pachalik, jusqu'en 1893. Bref, le Maroc a toujours été «le

noyau et la force vive» des plus grands Empires qui s'étendirent jamais sur les terres africaines du Couchant. Ce rôle éminent que l'«Empire Fortuné» n'a cessé d'assumer, jusqu'à une époque récente, a été d'autant plus réel qu'à partir de l'année 1250 après J.C., date à laquelle l'Egypte elle-même tomba sous la domination turque, «il n'y eut plus d'Etats arabes politiquement indépendants qu'au Maghreb» (Max Vintejoux). Le Maghreb est le seul Etat africain qui, surmontant les cahots d'une évolution mouvementée, a su conserver intactes, depuis la Conquête Arabe, son intégrité territoriale et sa pleine indépendance. Un fait reste inoui, dans les annales des nations, à savoir que le Maghreb est toujours parvenu à «sceller jusque dans l'anarchie, son unité politique» (L. Provençal).

«Le plissement alpin - fait remarquer l'Encyclopédie Hachette - a affecté l'Afrique du Nord qui connaît, ainsi que l'Afrique du Sud, un climat de type méditerranéen ; le reste du Continent, suivant la latitude, jouit d'un climat tropical ou équatorial, étant traversée en son milieu par l'équateur». Dans ce contexte, deux régions désentiques ; au Nord, le Sahara et au Sud le Kalahari - De grands fleuves dont la Moulouya, le Nil, le Congo et le Niger, drainent le Continent dont l'islamisation, après la Conquête Arabe (VII^e siècle ap. J.C.), constitue l'élément moteur dans l'histoire de l'Afrique noire - C'est la «balkanisation» du continent, avec les séquelles du Colonialisme depuis le XVI^e siècle, qui a faussé ce cours spontané de l'histoire. C'est l'O.U.A. esquissée à Casablanca, puis édifiée, dès 1963, qui essaie de faire remonter le courant à cette masse désagrégée et de réharmoniser les

(1) Jan Célérier, communication au VI^e Congrès de l'Institut des H.E.M. 1930.

situations factices que le Néocolonialisme cherche à maintenir. Autrement, tout le continent allait s'islamiser, alors, avec la pénétration progressive de l'Islam dans les grands Empires d'Afrique Noire (Ghana, Songhai, Bornou, Kanem, Mali, Yorouba, Oyo, Achanti, Haoussa, Benin). Les historiens arabes parlent de peuples berbères dans les confins extrêmes du Yemen entre la terre Jouch et les Zinj (soudanais) - Leur terre est connue sous le nom de Berbérie. Les grecs et les Romains appelaient Barbares (ou Berbères) tout ce qui fut en dehors des deux Empires, comme la ville Berbère en Somalie et la Mer Berbère dans l'Océan Indien. La civilisation arabe du Yemen avait rayonné dans l'Afrique du Sud par l'intermédiaire de la Mer Berbère, pendant que les Masmouda et les Sanhaja de l'Atlas ainsi que les Ktama des plaines tous congénères des Yéménites irradiaient dans le Nord de l'Afrique, à partir de l'Equateur. Les Sanhaja Yéménites ou les Yéménites sanhajiens ont donc joué le rôle civilisationnel capital en Afrique, depuis l'Antiquité et les preuves d'homogénéité de leur apport s'avèrent aujourd'hui de plus en plus marquées (2). La symbiose afro-arabe ne date pas d'aujourd'hui. Le syncrétisme berbéro-bédouin fut toujours, surtout depuis l'avènement de l'Islam, une assise essentielle, dans la constitution de l'Entité Africaine.

Les conquérants arabes étaient en effet accueillis comme des libérateurs. Pas plus que l'Ifriqiya, la Tingitane ne réagit contre l'occupation arabe qui lui fournit, dit GAUTIER, «un gouvernement régulier, muni de tous les organes militaires et administratifs». Seule la Kahéna qui pratiquait le judaïsme, y mettait une note discordante : elle saccagea de grands espaces africains, faisant le désert devant les propagateurs de la foi nouvelle ; cet acte abominable ne manque pas de provoquer de fâcheuses conséquences dans le domaine économique au point qu'il «dressait contre elle les citadins et les cultivateurs». Les chefs arabes étaient tout disposés à comprendre le Monde Berbère dont la structure sociale et les mécanismes économiques étaient analogues à ceux du monde bédouin. Cette identité structurale, source de tant d'harmonie, fut d'autant plus significative que l'occupation arabe, soutenue par quelques centaines d'Orientaux seu-

lement, ne se faisait nullement sentir ; l'Islam n'astreignait les Berbères convertis qu'à des impôts canoniques (3), aux taux insignifiants. Libérée du joug fiscal d'antan qui l'asphyxiait, l'économie maghrébine entra dans une ère d'abondance. Elle ne tarda pas à se régulariser, devenant, selon la propre expression du Professeur TERRASSE, «logique et stable». Le fonds de cette économie, nettement agricole, était triple : à l'élevage venaient s'ajouter la culture céréalière et l'arboriculture. Les vergers et les forêts couvraient de vastes espaces. Seules les régions steppiques restaient dénudées.

Les Chérifs descendants de Yahia, frère d'Idriss 1er, vivent encore dans le Soudan (Bornou, Haoussa, Benin, Fezzan et Mali) (4). Ce furent les travaux arabes sur les régions inexplorées d'Afrique et de l'Océan Indien, qui inspirèrent le géographe occidental, après le XV^e siècle. «(Idrissi fils de Ceuta) fait figurer dans sa carte comme sources du Nil, les grands Lacs équatoriaux dont la découverte par les Européens n'a été faite qu'à une époque récente» (5). L'œuvre d'Idrissi est originale : dans la cartographie maghrébo-saharienne, les configurations côtières et les contours des ports s'accusaient pour la première fois, chez notre géographe ; «toute une nomenclature précise apparaît - affirme Massignon - sur les bords rectilignes des fleuves et incurvés des chaînes de montagne». En 1352 ap. J., Ibn Battouta entreprit une tournée dans le Soudan, à travers le grand Sahara dont il a été le premier (d'après de la Roncière (6), à avoir exploré les contrées désertiques. Les renseignements fournis par les divers explorateurs, à différentes époques, se complètent et s'harmonisent, pour constituer une synthèse générale sur la géographie des trois Continents. Les régions les plus inextricables furent explorées, comme le Soudan, dans lequel Hassan Mohallabi se livra, dès 985, à d'actives recherches dont les résultats constituent le plus ancien document dans la bibliographie des Terres Noires. La bibliothèque arabe se trouve donc enrichie, dès la fin du X^e siècle, d'une documentation brute, qui, bien que présentant des lacunes et des erreurs, n'en était pas moins une esquisse géographique réellement intéressante.

(2) Helfritz, *le Pays sans Ombre*, Paris, 1936 p.53

(3) Une malencontreuse pratique qui faisait payer aux Berbères des impôts dont leur qualité de musulmans aurait dû les exempter, devait soulever un profond mécontentement qui allait bientôt prendre une allure révolutionnaire sous l'étiquette kharijite, au nom de l'égalité absolue entre tous les musulmans arabes ou non arabes.

(4) Ed-Dorar el-Bahiah par el Fdili T 2 p. 200

(5) Civilisation des Arabes - Gustave le Bon p. 507

(6) Découverte de l'Afrique au Moyen Age

Le Sahara occidental forme une des parties les plus étendues du Sahara nord-africain dont la superficie, de l'Atlantique à la Mer Rouge, est d'environ sept millions de km², représentant les 4/5 de celle de l'Europe.

Cette partie du Sahara s'identifie avec le Sahara qui comporte la Sekiat el Hamra et le Rio de Oro. Elle a été connue aussi sous l'appellation coloniale «d'Afrique occidentale espagnole». L'explorateur allemand Heinrich Schiess fait prolonger le Sahara occidental «de l'Atlantique à la dépression du Saura, au Hoggar et à l'Adrar des Iforas».

Le Sahara est traversé par une route principale, la route almoravide, restaurée au 16^e siècle, par le général saadien Jouder. Plusieurs explorateurs furent les pionniers de la pénétration européenne dans le Sahara ; tous durent prendre cette route caravanière marocaine, la seule qui existait alors. René Caillé, en 1828, accompagna de Tombouctou au Tafilalet, une caravane marocaine, dans sa traversée du désert. Léopold Panet qui, du Sénégal, voulut atteindre l'Algérie en 1850, dut se rendre compte qu'il n'existe aucun liaison caravanière directe avec le territoire algérien ; il se résigna à prendre la route côtière aboutissant à la ville d'Essaouira (Mogador).

Fès est nommée (Cité d'Afrique) par El Yacoubi depuis le III^e siècle de l'Hégire. Il n'est pas moins vrai que la capitale idrisside constitue - depuis plus d'un millénaire. Une image vivante des grandes capitales de l'Islam, «un miracle d'adaptation à l'Etat oriental» (Gautier).

La karaouyène fut à la base de l'épanouissement de l'Islam et de son expansion en Afrique. Le Maghreb avait acquis, grâce à elle, la réputation d'un pays catalyseur, d'un tremplin entre l'Orient, l'Occident et toute l'Afrique. Au moment même où les Almoravides donnèrent à la karaouyène sa forme et ses dimensions actuelles, ils consolidèrent l'Unité africaine, sous l'égide de l'Islam, le maghreb a été uni, grâce à ce que Terrasse appelle «une idée musulmane et la volonté ferme» du réformiste : «Ibn Toumert».

L'influence bénéfique des Chérifs, surtout les Alaouites, allait s'accentuant, par suite de l'afflux des peuples africains qui se ralliaient spontanément à la cause des promoteurs maghrébins de l'Unité islamique.

Cette auréole du Maghreb, renforcée par la sainteté de l'origine de ceux qui président à ses destinées, s'illuminait de plus en plus, grâce à l'apport, sans cesse revivifiant, de la pensée de l'Islam, centrée à Fez. C'est là où des caravanes de pèlerins, accourant de toute l'Afrique, venaient se joindre aux étudiants, pour se recueillir, auprès des sanctuaires qui furent le point de départ du grand mouvement d'islamisation de l'Afrique des Temps Modernes. Se référant à G. Bonet Maury, dans son ouvrage «L'Islamisme et le Christianisme en Afrique», Chérib Arsalan affirme, dans son livre sur le «Monde musulman contemporain» (T2 p. 398), que «l'Afrique aurait été entièrement islamisée, sans ce coup porté par la France à l'influence de la Confrérie Tijanie...», «le fait - ajoute-t-il - est comparable à l'élan d'islamisation de l'Europe, arrêté à Poitiers par Charles Martel». Dans la vie et l'art en Méditerranée et en Afrique, les Almohades réalisèrent le syncrétisme de la civilisation afro-arabe, dès le VI^e siècle de l'hégire. «Chef de guerre et organisateur, Abdel Moumen réalise, pour la première fois dans l'histoire de l'Afrique du Nord (Sinon de l'Afrique tout entière) ce tour de force de tenir en sa main tout le pays, de l'Atlantique à la Tripolitaine (7). Parlant du règne du Mérinide Abou EL Hassan, E. Mercier dit : «Pour la première fois depuis Abdel Moumen, l'Afrique Septentrionale, était en entier réunie sous le sceptre du même souverain» (8).

Qualifier la piroterie d'africaine est un non-sens ; car les Africains n'avaient pas une vocation pour la piraterie ; «On est autorisé à avancer - dit DE CASTRIES - que les pirates de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Salé, pour ne citer que leurs principales villes, ne se recrutaient généralement pas parmi les indigènes du Maghreb, et nous ajoutons : pas davantage parmi les Turcs, car ceux auxquels on donne ce nom étaient, pour la plupart, des renégats ou des descendants de renégats».

Quant à l'expansion du Chrâa, corollaire de celle de l'Islam lui-même, Léon l'Africain signalait déjà, au début du XII^e siècle, comme aspiration des Africains à islamiser les aspects de leur vie sociale, l'effort financier que certains étaient disposés à soutenir et qu'il soutenaient en fait, pour retenir, à prix d'or, les légistes du Chrâa que le hasard avait amenés chez eux pour leur servir de juges. Léon lui-même fut prié d'arbitrer certains différends.

(7) E. Marçais, Manuel d'Art Musulman T. 1, p.296

(8) Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique Septentrionale, Constantine, 1875.

Point n'est besoin de signaler que l'Islam donne force de loi à toute coutume judicieuse. «La coutume, dit SURDON (9) s'appelle Orf ou Chrâa ; le Chrâa, c'est la coutume générale; le vieux fonds coutumier ; l'Orf, c'est la partie pénale de la coutume, c'est le contenu des conventions passées entre les groupements pour fixer certains points de la coutume ou la modifier. Des doctes de la loi parmi les grands soufis parcouraient l'Afrique occidentalo-équatoriale pour vulgariser les enseignements de l'Islam. L'afflux d'Africains à Fèz provoque une crise de logements avec l'avènement des Mérinides qui s'attelèrent activement à la tâche dès le XIV^e siècle, pour créer des pavillons ou cités universitaires destinés à accueillir les étudiants.

Fèz a été donc constamment une cité de réputation universelle où venaient se rallier des éléments cosmopolites. La karaouyène, université essentiellement religieuse, hébergea outre des Africains affluent des contrées les plus lointaines du Continent, des étudiants européens dont Gerbert, le futur Sylvestre II, devenu Pape en 999 ap. J. Le Maroc pays libre, assise essentielle du Maghreb Arabe, fut toujours, le lieu de refuge et le centre de ralliement des Africains et des Occidentaux - En 1492, alors que les persécuteurs s'acharnaient en Occident contre les Juifs; le prédicateur Al-Maghili, un des grands cadis de l'Empire, fut exilé de Fèz, pour avoir entrepris une campagne antisémite. Cette communauté structurale de concepts et d'intérêts entre nations arabo-africaines dans tous les domaines civilisationnels, se concrétise sur le plan culturel par les efforts conjugués où la Nation et l'Etat tendaient, depuis les Idrissides, à multiplier, partout, des écoles qui dispensaient un enseignement élémentaire. Pour les cycles secondaire et supérieur, les Mosquées servaient de classes et de salles de conférence. Les oratoires qui se comptaient par centaines dans les grands centres (785 à Fèz, 3.000 d'après Dozy à Cordoue), étaient autant d'institutions universitaires, qui se prenaient à merveille, à l'enseignement traditionnel. Des cours étaient alors donnés à toute heure de la journée par des professeurs bénévoles, la mission didactique étant considérée comme une obligation religieuse dont chaque docteur de la loi devait personnellement s'acquitter. L'étudiant n'avait, alors, que l'embarras du choix. La karaouyène ne constituait qu'une mosquée-école (10) parmi les centaines éparses, jusque dans les centres isolés du bled. Ces mosquées étaient dotées, pour la plu-

part, d'une bibliothèque plus ou moins importante.

L'Entité maghrébo-africaine était gravement menacée par les envahisseurs ibériques, poussés à la conquête de l'Afrique, par un esprit de croisade, officiellement bénî par la papauté. Le désir du butin n'était pas moindre, d'autant plus que «l'établissement des chrétiens sur les côtes marocaines - affirme H. TERRASSE - fut précédé de toute une série d'expéditions de pillages», entreprises par les chevaliers espagnols et les Portugais. Ces agressions contre le Maghreb s'inscrivaient aussi dans le cadre d'une vaste action coloniale, dans laquelle l'Europe se lança au XVI^e siècle. La colonisation ibérique «ne pouvait se désintéresser d'un pays aussi proche que l'Afrique du Nord».

On ne peut guère séparer l'histoire coloniale de cette action «de conquête et d'évangélisation» bien coordonnée «sous l'égide du Saint-Siège» (TER-RASSE). La lutte libératrice de l'Islam coïncidait avec le désir d'émancipation des masses africaines que des Soufis maghrébins manipulaient pour combattre à la fois Satan et le «Diable colonial».

La mission africaine du Maghreb s'est donc concrétisée dans une irradiation atteignant jusqu'au Niger, au Sud, et jusqu'au Nil, à l'Est. Le prestige mérinide s'affirmera, plus-tard, à la fois au Soudan et en Egypte. Une grande partie de l'Afrique noire vivra, sous l'égide chrétienne et à travers un régime pachalik, jusqu'en 1893. Bef, le Maroc a toujours été «le noyau et la force vive» des plus grands Empires qui s'étendirent jamais sur les Terres africaines du Couchant. Le Maghreb est le seul Etat africain qui, surmontant les cahots d'une évolution mouvementée, a su conserver intactes, depuis la Conquête arabe, son intégrité territoriale et sa pleine indépendance. Un fait reste inoui dans les annales des nations, à savoir que le Maghreb est toujours parvenu à «sceller jusque dans l'anarchie, son unité politique» (L. Provençal). Le Maroc a été le pionnier, l'initiateur et le refuge de tous les mouvements de libération en Afrique. Le flambeau de l'indépendance fut agité, pour la première fois, au Maroc dont les guérilla héroïques au Rif, en Atlas et dans le Sahara marocain n'ont posé les armes qu'en 1934, pendant une dizaine d'années, pour les reprendre, dès 1944, donnant l'exemple le plus concret et le plus adéquat à l'Afrique qui commença à être subjugée par le colonialisme depuis le XV^e siècle.

(9) Institutions P. 281.

(10) «La première école du Monde» (Delphin, Fas, son Université - 1889).